

leur avait dû tour à tour tant d'obligations leur servait de lien. Le docteur fut donc accueilli par l'oncle de Fleurange tout autrement qu'un inconnu : la tendance de leurs esprits, la nature de leurs études et même les traits saillants de leur caractère étaient cependant très-dissemblables ; mais tout, chez l'un comme chez l'autre, reposait sur la même base, et par des chemins divers ils parvenaient au même but. Ils découvrirent donc que, bien que la vie pour tous les deux fût parvenue presque à son déclin sans avoir amené entre eux le hazard d'une rencontre, ils étaient nés amis intimes.

Que d'amis inconnus passent ainsi toute leur vie entière sans se rencontrer et sans se douter jamais de la sympathie qui les unit ! Qui sait combien de liens de cette sorte se découvriront au ciel ? Qui sait encore si cette découverte ne sera pas l'une des plus douces joies de l'autre vie, accordée plus largement peut-être (comme toutes les jouissances dont l'avant goût existe ici-bas) à ceux qui sur la terre en auront été le plus complètement privés !

La maison hospitalière était fermée : les rayons de la bibliothèque étaient vides, les panneaux étaient dépouillés de leur riche et noble parure. Tout était maintenant humiliation et sacrifice là où naguère tout était satisfaction et jouissance ; et cependant il est probable que le docteur Leblanc n'eût point éprouvé une sensation de respect et d'attendrissement aussi vive s'il eût visité pour la première fois les Dornthal pendant le jour de la prospérité.

De leur côté, cet ami nouveau semblait avoir toujours occupé au milieu d'eux la place qu'il venait d'y prendre, et, en dépit de la tristesse du présent et de celle de l'avenir, Fleurange, à la veille de quitter tous ses amis, n'en jouissait pas moins de la satisfaction de les voir un instant réunis, et ne comptait pas comme moins heureux que les autres les derniers jous passés au milieu d'eux.

Madame Dornthal n'avait rien recueilli, de ses conversations avec le docteur Leblanc, qui lui semblât de nature à détourner Fleurange de son projet. Elle apprit seulement que le séjour de la princesse Catherine à Munich était tout à fait temporaire ; qu'elle y passait à son retour des eaux, où d'habitude elle venait tous les étés, et qu'elle reprenait ensuite le chemin de Florence, où elle possédait un palais qui était sa demeure d'hiver.

Après l'échange de quelques lettres, il fut décidé que Fleurange accepterait les offres de la princesse et partirait pour Munich avec le docteur. Elle aurait ainsi le double avantage de la protection de son vieil ami pendant le voyage et de sa présence auprès d'elle pendant le jour de son début dans sa carrière nouvelle.

Tandis que tout ceci se décidait, les jours passaient tristes et rapides, et le dernier qu'ils eussent à passer dans la vieille maison